



Écrire au journal

L'Echo de l'Oranie

11 av. G. Clemenceau - 06000 Nice

ou echo.oranie@gmail.com

(mail réservé à cette rubrique)

Je suis une fille, petite-fille et arrière petite-fille de Pieds-Noirs.

Parce qu'il s'agit de notre passé, de notre héritage, je lance un appel à tous les petits enfants de Pieds-Noirs.

Pour qu'on ne les oublie pas et pour que l'on puisse à notre tour raconter un jour à nos enfants et petits enfants, qui ils étaient ...

Je vous livre un peu de « notre » histoire... Ces souvenirs ne sont pas les miens mais pourtant, je vis à travers eux.

Souvenirs volés

Nous étions heureux. A Oran, le bonheur se répandait plus vite que la mauvaise herbe. L'insouciance se lisait sur tous les visages. Chaque instant de la vie était prétexte à ce que nous nous réunissions. Nous aimions notamment nous rendre à la Palestre ou dans la forêt de Misserghin. On y cueillait des fruits sauvages, on chantait et dansait au milieu des bougainvilliers, du mimosa ou du jasmin.

Les jeunes Oranais se retrouvaient au sommet de la colline de Santa Cruz pour y échanger leurs premiers baisers. L'été, nous nous rendions à la plage des Andalouses où nous avions pour habitude de savourer les plus délicieux des poissons directement cuits à *la plancha*.

Oran, en plus de son grand cœur et de sa bonne humeur, c'est aussi une histoire de senteur.

Je me souviens de ces innombrables dimanches où notre famille et nos voisins se réunissaient pour prendre

l'apéritif, la *kémia* comme on disait chez nous. Il flottait dans les maisons des odeurs de poivrons grillés, de sardines citronnées, de merguez sentant bon les épices, ou de rate farcie. Nos voisines mauresques régalaient nos papilles de *chorba*, une soupe dont elles seules avaient le secret.

Je me rappelle encore ces odeurs de café fraîchement grillé, mêlées aux relents de tabac produit par l'usine locale.

Mais un beau jour, ce peuple si uni, a fini par se déchirer.

Le rire des enfants, pas plus que les joyeux éclats de voix de mères échangeant des recettes ou vantant les prouesses de leurs bambins, ne se faisaient plus entendre.

Le son des cornes des bateaux qui résonnait habituellement dans le port et le quartier de la Marine, était couvert par celui des tirs et des hurlements.

Nous étions en guerre.

Le spectre de la mort nous guettait à chaque coin de rue.

Je me souviens particulièrement de ce 5 juillet 1962. Les algériens avaient obtenu l'Algérie.

Nous autres, Pieds-Noirs, allions être arrachés à nos racines.

Ce 5 juillet restera synonyme d'indépendance pour les uns, de terreur pour les autres.

Je me souviens du meurtre d'un jeune garçon, égorgé sous les yeux d'une mère épouvantée. En quelques secondes, il s'en était allé. Sa mère hurlait. Mais je n'entendais plus rien d'autre que le silence. L'abominable silence de la mort. J'avais beau chercher à comprendre, rien ne justifiait un geste d'une telle cruauté. Il s'était simplement trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment. Comme bien souvent, trop souvent, ce n'était qu'un innocent...

En ce 5 juillet, on nous prenait notre vie. Mais le cauchemar ne s'arrêtait pas là. On nous privait aussi de notre dignité.

Je me souviens de ces femmes enlevées et transportées dans les collines d'Oran. Elles y étaient sauvagement violées, battues, laissées pour mortes. Ces collines habituellement si jolies n'étaient plus dans tous les esprits, que les bas reliefs de ce que l'enfer pouvait être.

Je me souviens également de ces fumées noires, épaisses et nauséabondes qui s'élevaient au-dessus de nos commerces en feu.

C'était notre vie, notre existence même qui était réduites en cendres.

Nous étions en guerre. Mais nous n'étions pas complètement abandonnés des dieux.

Alors qu'il se rendait comme chaque matin sur son lieu de travail, je me souviens d'un homme, intercepté par une milice algérienne. Je n'étais pas présente mais pourtant j'imagine ses yeux voilés de larmes. Il se savait mort. Je peux encore entendre les battements affolés de son cœur. Je devinais ses dernières pensées : elles n'étaient tournées que vers sa femme et ses enfants.

Mais ce jour-là, cet homme a eu de la chance. Ordre lui a été donné de rentrer chez lui. Cet ordre venait de le ramener à la vie.

Je me souviens également d'un enfant d'une dizaine d'années qui a été la cible de tirs ennemis. Il a sauté par dessus la clôture de la maison devant laquelle il se trouvait. Couché, face contre terre, il tentait de toutes ses forces de faire taire le bruit des tirs qui passaient à sa hauteur, en couvrant ses oreilles de ses petites mains. Cet enfant a été épargné. Mais le souvenir du sifflement de ces balles le hante depuis lors.

Que ce soit physiquement ou psychologiquement, nous étions tous des victimes de cette guerre.

En ce 5 juillet 1962, à Oran comme dans de nombreuses autres villes, le sang coulait.

Nous n'avions plus le choix. Il nous fallait partir. Ou mourir.

Je me souviens d'une famille qui au beau milieu du dîner, a dû s'enfuir pour échapper aux assauts des milices armées. La table est restée dressée dans une maison qui elle, a été désertée.

Dans chaque quartier, dans chaque maison, on s'afférait pour rassembler le maximum d'effets personnels : habits, photos, souvenirs... Mais en réalité, personne ne réalisait qu'on les arrachait à leur foyer, à leur pays.

Les gens se ruaient à l'aéroport. Des jours durant, tous tentaient désespérément d'obtenir un ticket d'embarquement. Certaines familles allaient même jusqu'à proposer, en échange de ce Saint Graal, les quelques biens qui étaient encore en leur possession.

Dans les ports, c'était la même cohue.

Je me souviens d'un homme dont le courage était sans pareil. Capitaine dans la marine marchande, il a effectué plusieurs aller-retour entre Oran et les ports français, sauvant ainsi de nombreuses familles.

Les pêcheurs qui détenaient de petites embarcations n'hésitaient pas non plus à prendre la mer alors que leurs chances de survie étaient des plus minimes.

Que ce soit par avion ou par bateau, c'est avec les yeux remplis de chagrin que nous regardions la Vierge de Santa Cruz s'éloigner. Celle qui pendant tant d'années nous avait aimés et protégés, venait de nous abandonner.

« Tout est fini ». Ces trois petits mots étaient dans toutes les bouches.

Oran

C'est avec nos souvenirs et notre bel accent que nous l'abandonnons, notre cœur à jamais oranais. Pieds-Noirs nous étions, Pieds-Noirs nous resterons.

Paméla